HISTOIRE

DE L'ARMÉE

ET

DE TOUS LES RÉGIMENTS

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS DE LA MONARCHIE FRANÇAISE JUSQU'A NOS JOURS

PAR M. ADRIEN PASCAL

l'un des auteurs de l'*Histoire des régiments*, publiée sous la direction de feu Mgr le duc d'Orléans,

avec des Tableaux synoptiques représentant l'organisation des armées aux diverses époques et le résumé des campagnes de chaque corps,

PAR M. BRAHAUT

Colonel d'état-major, chef de la section historique au Ministère de la guerre,

ET DES TABLEAUX CHRONOLOGIQUES DES COMBATS, SIÉGES ET BATAILLES,

PAR M. LE CAPITAINE SICARD

Auteur de l'*Histoire des Institutions militaires des Français.*

Illustrée par MM. Philippoteaux, E. Charpentier, H. Bellangé, de Moraine, Morel-Fatio, Sorieul, etc.

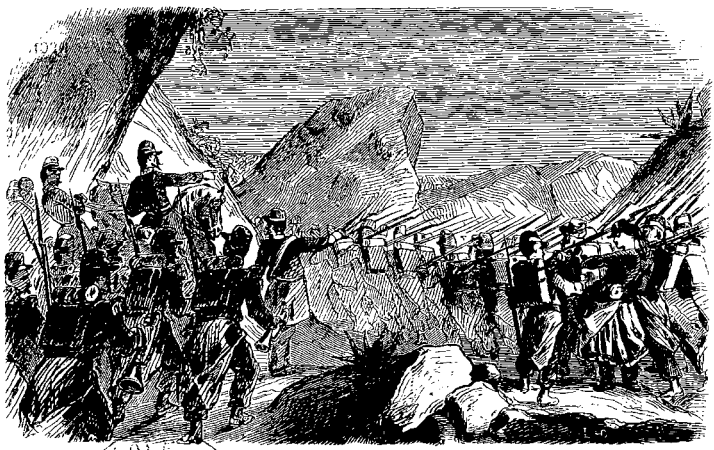
TOME CINQUIÈME

PARIS

DUTERTRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

236, RUE SAINT-JACQUES, 236

1864



CHAPITRE PREMIER.

1849-1851.

SOMMAIRE. — Etat de l'Algérie en 1849. — Les oasis de la Kabylie. — Fermentation insurrectionnelle. — Expédition contre Zaatcha. — Première attaque. — Siége. — Agitation des tribus. — Premier assaut. — Demande de secours. — Suite du siége. — Attaque et défaite des nomades. — Deuxième assaut. — Succès. — Désespoir héroïque des assiégés. — Première expédition contre la petite Kabylie. — Mort du général de Barral. — Défaite des tribus. — Expédition du général Saint-Arnaud parmi les tribus de l'Est et du Sud. — Deuxième expédition contre la petite Kabylie. — Combats et succès. — Marche audacieuse dans les montagnes. — Soumission des tribus.

La prise de Rome ne devait pas laisser à notre armée de longs loisirs. L'année qui avait vu la métropole du monde antique succomber sous nos armes, —mil huit cent quarante-neuf,—n'était pas écoulée que la France était obligée de tirer, contre les Arabes, son épée qui allait bientôt refléter la gloire des grandes batailles sur les plages de la Crimée. Ce sont les événements de ces guerres que, selon la promesse que nous en avons faite en terminant le tome quatrième de cette histoire, nous allons retracer dans ce volume.

La conquête de l'Algérie était complète; des routes stratégiques, tracées par nos soldats, émules en cela des légions romaines, rattachaient plus étroitement chaque jour les places importantes des provinces à leurs capitales et ces capitales entre elles; la soumission d'Abd-el-Kader avait, aux yeux des populations elles-mêmes, donné une sorte de consécration à la pacification du pays. Les quelques tressaillements que le fanatisme musulman avait encore imprimés à la nationalité arabe n'avaient fait que démontrer son impuissance.

1863

Un calme jusqu'alors inconnu avait succédé à une répression aussi prompte que facile.

Si pourtant ce fanatisme indomptable et cette nationalité vivace avaient suspendu momentanément la lutte, ils étaient loin d'y avoir renoncé pour l'avenir. Les montagnes de la Kabylie, les oasis du désert et le Sahara lui-même étaient devenus les refuges de tout ce qu'animaient la haine de l'étranger et l'impatience de sa domination : simple musulman, cheik ou tribu. Le bras d'Allah s'était appesanti sur leur pays, ils attendaient qu'il se levât pour en appeler de nouveau, selon leur expression, à la voix de la poudre.

La Révolution de Février était venue enflammer ces espérances. Elle avait paru aux plus fanatiques un événement providentiel qui devait en opérer la réalisation immédiate : vingt marabouts s'étaient levés à la fois et avaient parcouru les localités voisines, prêchant partout la guerre sainte. Leurs voix n'avaient eu nulle part plus de retentissement que dans les Bibans ; elles y avaient trouvé partout des cœurs dévoués et des imaginations sympathiques ; les tribus voisines du Tell, plus exposées par leur situation aux coups d'une répression dont elles avaient éprouvé maintes fois l'efficacité terrible, résistèrent cependant à ces provocations ardentes, mais celles qui habitaient ou parcouraient des parages plus reculés dans le Sahara, et les peuplades que défendait, dans leurs oasis, la profonde ceinture des sables, s'abandonnèrent à cet entraînement religieux et guerrier avec toute la fougue de l'enthousiasme. Celle de Zaatcha se signala entre toutes. La gloire d'avoir vu la colonne du commandant Carbuccia, lors d'une pointe faite par cet officier dans le désert, s'arrêter devant ses remparts, lui avait inspiré la confiance la plus aveugle dans sa force et dans l'inexpugnabilité de son refuge. Cette considération, habilement exploitée par Bou-Zian, ancien cheik d'Abd-el-Kader, qui exerçait une influence absolue à Zaatcha, fit de cette oasis le foyer de la révolte et la base des opérations insurrectionnelles. C'était là qu'accouraient tous ceux qui voulaient s'associer à cette prise d'armes ; c'était de là que partaient les émissaires chargés d'opérer le soulèvement des populations musulmanes ; c'était autour de sa belle forêt de palmiers que devait s'effectuer la concentration de toutes les forces de l'islamisme occidental.

Le gouvernement, informé de cette agitation et des développements qu'elle prenait jusque dans la Kabylie et le Maroc, reconnut sa gravité et donna incontinent des instructions pour prévenir ses progrès, en l'étouffant, dans son foyer, sous une répression rapide. Le général Herbillon, chargé de diriger les opérations, réunit à Bathna un corps d'environ cinq mille hommes de toutes armes. Il devait marcher directement avec ces forces sur le centre de la révolte. Deux autres colonnes avaient ordre d'appuyer ce mouvement. Un escadron, détaché de Constantine par le général de Salles, se porta sur Bathna pour en renforcer la garnison, chargée de surveiller l'Aurès, d'où partaient des bruits inquiétants. Le colonel de Barral quittait, au même moment, Sétif avec une force de quinze cents hommes, et occupait Bou-Çada, d'où il dominait la ligne du Tell. Ces dispositions répondaient à toutes les éventualités

que devait prévenir la prudence : elles couvraient la gauche du corps expéditionnaire, où l'insurrection pourrait susciter des dangers, et assuraient ses communications et ses approvisionnements.

Le corps principal se mit en marche dans les premiers jours d'octobre. Il arriva, le 7, devant Zaatcha, après une marche pénible, dont les dernières étapes s'étaient accomplies à travers des sables nus et calcinés, sous les ardeurs d'un soleil torride. Le caractère désolé de ces plaines, dont quelques broussailles de myrtes et de lentisques parsemées de rares bouquets d'arbres rachitiques rompaient seules la monotonie, rendit plus frappant le spectacle qui s'offrit, *comme par enchantement* (1), aux regards de nos soldats. C'était une riante forêt, émergeant tout à coup d'un sable dont l'aridité semblait donner un plus frais éclat à sa verdure. Une multitude de figuiers, d'abricotiers et d'autres arbres à fruit, qu'y avait élevés une culture soigneuse, en formait en quelque sorte la masse inférieure, au-dessus de laquelle de hauts et magnifiques palmiers, dont plusieurs voyageurs ne portent pas le nombre à moins de soixante-dix mille, déployaient dans le ciel ardent leurs grands parasols de verdure. Quelques mosquées dominaient cette vaste futaie de leurs minarets et de leurs coupoles. Le général Herbillon fit faire halte à la colonne expéditionnaire, et se porta en avant avec un groupe de cavaliers pour reconnaître plus exactement l'aspect, le relief et le mouvement des lieux.

Si une oasis est, ainsi qu'on l'a poétiquement désignée, une île de la mer de sable que forme le désert, Zaatcha en est ou du moins concourt avec les oasis ses voisines à en constituer un archipel. Le massif principal dont Zaatcha fait partie offre trois de ces îles à lui seul; ce sont, avec Zaatcha, Lichana et Farfar, et tel est leur rapprochement qu'elles sont à peine distinctes. L'oasis de Bou-Chagroun s'élève à trois kilomètres environ à l'est; celle de Tolga montre à l'horizon, dans l'ouest, ses touffes de palmiers. Le général rejoignit la colonne, convaincu des difficultés que ces lieux présenteraient à son attaque par l'impossibilité où il se trouverait d'en effectuer l'investissement. Il avait donné des ordres pour qu'un coup de main fût immédiatement tenté sur un pâté d'habitations en pisé qui se pressait autour d'une mosquée et formait la pointe septentrionale de l'oasis. Quelques cavaliers et plusieurs petits partis de fantassins armés, que l'annonce de l'arrivée de nos troupes avait attirés dans la plaine, s'y étaient repliés à leur approche. Ce village, nommé Zaouïa, était donc, selon toute apparence, l'avant-poste de l'insurrection.

L'artillerie y jeta quelques obus, pendant que de forts détachements se portaient à droite et à gauche pour inquiéter l'ennemi et empêcher les secours que Zaatcha pouvait recevoir des oasis voisines. La légion étrangère, à laquelle avaient été adjoints un détachement du génie, le cinquième bataillon de chasseurs et le troisième bataillon d'Afrique, fut immédiatement lancée sur cette position. Cette colonne, conduite par le commandant Carbuccia, l'aborda avec tant de rapidité et de vigueur, que les Arabes, culbutés de

(1) Ce sont les expressions mêmes du général Herbillon.

tous les points où ils s'étaient préparé les moyens de la plus énergique résistance, durent se rejeter précipitamment dans la place, à travers les fourrés d'arbres où nos soldats, emportés par l'ardeur du succès, les poursuivirent la baïonnette dans les reins; poursuite audacieuse qui ne s'arrêta que sous les remparts de Zaatcha et sous le feu de leurs créneaux. Ce feu éclata avec une vivacité si meurtrière, que le cinquième bataillon compta en quelques instants, à lui seul, dix-sept tués et treize blessés; nos soldats furent obligés de chercher un abri derrière les murs des jardins, d'où ils se replièrent sur la position qu'ils avaient si énergiquement conquise, en opposant une vive fusillade à celle de l'ennemi, débordant à son tour parmi les palmiers et dans les jardins.

Cependant le génie s'était mis à l'œuvre. Zaouïa à peine emportée, le colonel Petit s'était emparé des jardins situés en avant de ce village et avait fait établir dans l'un d'eux une vaste place d'armes; maisonnettes, haies, palmiers avaient été nivelés en un instant, et l'artillerie, sous les ordres du lieutenant-colonel Parizet, avait reçu l'ordre d'y établir de suite une batterie.

C'était sur ce point que nos soldats, vivement pressés par les Arabes, opéraient leur retraite. Le général Herbillon commanda les dispositions nécessaires pour arrêter ce retour offensif; la ligne au delà de laquelle on devait le contenir fut fixée et les mesures prescrites pour qu'elle ne pût être franchie. Le combat prit alors le caractère d'un acharnement aveugle. Les Arabes venaient se faire tuer sur les murs mêmes où nos tirailleurs, fortement retranchés, avaient reçu l'ordre de les arrêter; reconnaissant bientôt l'impuissance et les dangers de cette lutte meurtrière, ils y renoncèrent pour s'abriter eux-mêmes derrière des clôtures et derrière les arbres, d'où un demi-cercle de feux concentra alors ses balles sur notre position; à cette fusillade se joignit alors un feu plongeant partant des tours de la place et du haut de ses remparts. Nos officiers et nos soldats, forcés de se découvrir pour tâcher d'apercevoir cet ennemi devenu tout à coup invisible, reconnurent bien vite à quels adroits tireurs ils avaient affaire. Vingt-cinq hommes tués et soixante-quatorze blessés, parmi lesquels étaient treize officiers mis hors de combat, furent les preuves sanglantes de cette habileté.

Cette journée frappa le général Herbillon d'une profonde inquiétude; il voyait les difficultés grandir et se multiplier autour de son entreprise, en même temps qu'il reconnaissait plus vivement à chaque instant l'insuffisance des forces placées sous ses ordres. Il sentit la nécessité de réunir sur un seul point tous ses moyens d'action, jusqu'à ce que l'arrivée de secours, dont il forma immédiatement la demande, lui permît d'étendre ses bases d'opérations et de donner plus de développement à ses attaques.

Il rappela donc les détachements qu'il avait jetés à l'est et à l'ouest de l'oasis, pour en surveiller et en couper toutes les communications extérieures. Ces corps d'observation avaient été d'une utilité manifeste dans les positions qu'ils avaient occupées. Plusieurs troupes apparues à l'horizon ou sorties de Bou-Cha-groun et de Tolga s'étaient vues forcées de renoncer à

leur projet de pénétrer dans Zaatcha, dont elles voulaient grossir la garnison; mais il était évident que cette surveillance, efficace pendant le jour, serait, la nuit venue, d'une inutilité complète : tout secours, glissant dans l'ombre, pourrait toujours atteindre la lisière de la forêt de palmiers et de là gagner la place. Cette considération vint se joindre à la nécessité d'occuper plus fortement les ouvrages d'attaque, pour confirmer le général dans sa décision de renoncer à ces dispositions d'investissement partiel. Une partie des forces qui y avaient été appliquées et celles restées à la garde du camp furent employées à relever la garnison de Zaouïa et à renouveler les lignes de tirailleurs.

Les assiégés s'apercevant de la rapidité avec laquelle avançaient nos dispositions d'attaque, donnèrent une vivacité extrême au feu qu'ils ouvrirent pour en inquiéter et arrêter les travaux; on put cependant reconnaître, quelque nourrie que fût cette fusillade, que sa vivacité n'était nullement en rapport avec le grand nombre de combattants qui y prenaient part; on s'apercevait aisément qu'ils ménageaient leurs munitions avec la plus parcimonieuse prudence. Ainsi, qu'un travailleur vînt à présenter quelque partie de son corps à découvert, cinq ou six coups de fusil partaient à la fois, et s'il n'était atteint, la terre volant ou les arbres entamés près de lui par les balles attestaient la vigilance et l'habileté de l'ennemi; à chaque coup de feu qui partait de nos lignes, plusieurs balles venaient aussitôt frapper le point d'où s'élevait la fumée et trop fréquemment aussi frapper le tireur. Ce ne fut donc qu'au prix d'un sang précieux que cette journée, moins meurtrière cependant que la précédente, vit nos travaux se poursuivre sans interruption.

La batterie, armée de bonne heure, put ouvrir son feu contre la place. Les boulets plongeant à travers le rideau de palmiers qui s'élevait entre ses remparts et nos pièces, ne tardèrent pas à causer des dommages sérieux et évidents aux fortifications; il était cependant difficile de se rendre compte d'une manière bien certaine du caractère et de la gravité de ces ravages. On ne pouvait obtenir de renseignements précis à cet égard, qu'en faisant une pointe à l'improviste jusqu'au pied des remparts. M. Bourbaki, chef de bataillon des tirailleurs indigènes, fut chargé d'opérer, avec un détachement de son corps, cette reconnaissance périlleuse; il eut ordre d'étudier en même temps, avec soin, le terrain qui séparait notre attaque de la place. Il s'acquitta de cette mission avec autant d'intelligence que d'audace; le détachement, sorti impétueusement de nos lignes, s'élança avec rapidité vers Zaatcha, franchissant sans hésitation tous les obstacles et balayant à la baïonnette tous les tirailleurs répandus dans les jardins; il arriva ainsi sous les remparts, où un feu terrible arrêta son impétuosité. Le combat était impossible contre un ennemi dont la fumée de la poudre révélait seule la présence; d'ailleurs il n'était pas venu pour combattre; il se replia sur notre sape, où il rentra après avoir essuyé des pertes cruelles, mais le but de son expédition était complétement atteint.

Zaatcha offrait l'aspect d'une de nos petites places de guerre au moyen âge. Elle n'en différait que par la nature des matériaux employés dans la construction de ses remparts ; une sorte de brique, cuite seulement au soleil, y avait remplacé la pierre. L'enceinte était formée de tours quadrangulaires reliées entre elles par des maisons crénelées dont les toits en terrasse, protégés par des parapets, offraient une voie de circulation aussi sûre que facile. Cette enceinte était couverte par un fossé rempli d'eau, dont elle était séparée par un chemin de ronde abrité extérieurement par un mur. Les dégâts qu'y avaient causés nos boulets n'avaient porté que dans la partie supérieure des remparts, et n'étaient pas de nature par conséquent à inspirer d'inquiétudes sérieuses à l'ennemi. Quant au terrain à parcourir, coupé de murs et de nombreux ruisseaux d'irrigation, embarrassé, sous ses hauts palmiers, d'arbustes buissonneux et de plantes rampantes, il avait opposé à la marche du détachement des difficultés réelles.

Le point grave de ce rapport, c'était l'inefficacité du tir. Il était nécessaire d'établir une autre batterie dans une position plus élevée pour atteindre la partie inférieure des murailles : il fallait donc se mettre à l'œuvre. Laissons le chef de l'expédition retracer lui-même le tableau des fatigues et des périls auxquels nos soldats furent exposés durant cette laborieuse phase du siége.

« Dès ce moment, on s'établit dans de nouveaux jardins ; le génie et l'artillerie préparent une nouvelle batterie ; on organise le travail constant et la garde fatigante que nos soldats ont supportée avec une patience si remarquable pendant tant de jours.

« On ne pouvait s'approcher de la place qu'en s'emparant successivement des jardins ; c'était pour chaque jardin une affaire qui nous coûtait toujours des blessés ; il fallait, en outre, en créneler immédiatement les murs, en réparer les brèches, abriter les factionnaires des feux de flanc et de revers. S'il y avait une batterie à y établir, on était aussi obligé de la défiler des feux qui nous entouraient de trois côtés.

« Chaque créneau de l'enceinte de nos jardins devait être occupé et gardé avec une scrupuleuse attention.

« Nous étions en butte à d'habiles tireurs, ménageant leurs feux, ne négligeant jamais une bonne occasion. Tout homme qui se découvre, qui sort des communications défilées est touché.

« Dès le 9, M. le colonel du génie Petit, en se faisant donner des indications sur la place par M. le sous-lieutenant Séroka, attaché aux affaires arabes, s'oublie un instant à découvert : il a l'épaule fracassée et M. Séroka le cou traversé. M. le capitaine d'artillerie Besse rectifie le tir d'une pièce : il reçoit une balle au front, qui nous l'enlève et tant d'autres pendant toute la durée du siége. Les tranchées de nos pièces sont là pour témoigner de l'adresse des assiégés et du danger de nos artilleurs. C'est au moment où l'on démasque la pièce pour tirer qu'arrivent les coups les mieux ajustés. Il en sort encore instantanément par le trou que vient de faire le boulet, comme pour protester du mépris de la mort.

« Nous gagnons de jardin en jardin, tant de vive force qu'à la sape, les deux extrémités de la face de Zatacha qui regarde la Zaouïa; nos ouvrages les plus avancés sont souvent attaqués de jour, de nuit; tantôt c'est une irruption sur nos travailleurs les plus avancés, et quelquefois assez vive pour que nous soyons obligés de nous retirer d'un jardin nouvellement occupé; tantôt ce sont de grands feux allumés pour éclairer la tranchée et assurer en même temps l'effet d'une vive fusillade qui borde nos lignes; tantôt ce sont des fanatiques qui viennent tomber aux pieds de nos retranchements, arrêtés par le sang-froid de nos vieilles troupes d'Afrique; et d'autres, plus audacieux encore, qui se font tuer pour enlever les cadavres que nous tenons au bout de nos baïonnettes. Ailleurs, c'est un homme qui vient jusqu'à enlever le gabion que pose un sapeur du génie. Notre tête de sape, et surtout les gabions arcis, sont l'objet d'un combat constant de jour et de nuit. Rien de beau comme ces sapeurs du génie, posant leurs sacs à terre, alignant leur sape, parant leur ouvrage à portée d'un ennemi qui les décime. »

L'arrivée du colonel de Barral vint rendre la confiance à ces vaillantes troupes qui ne luttaient plus qu'avec la sombre énergie du désespoir. Il était accompagné de quinze cents soldats et d'un goum nombreux de cavaliers africains. Ce secours permit d'alléger le poids du service écrasant sous les fatigues duquel succombaient nos troupes. Les travaux furent poussés avec une ardeur nouvelle. Deux batteries de brèche, élevées à force de travail et d'audace et au prix de sacrifices sanglants, purent bientôt ouvrir leur feu contre la place.

Le feu ne répondit pas complétement à l'effet qu'on avait espéré. Le boulet trouait ces remparts d'argile sans y provoquer d'éboulements, les obus n'y causaient guère eux-mêmes de plus grands ravages. D'un autre côté, la garnison, dont les blessés étaient évacués chaque nuit sur les oasis voisines, se recrutait des guerriers les plus ardents et les plus braves des tribus du Tell; ils accouraient chaque jour plus nombreux de tous les points de l'Atlas et du désert entre Tebessa et Boghar. Réunis à Tolga ou à Bou-cha-groun, ils attendaient que l'obscurité leur permît d'aller s'associer à une défense dont la prolongation était déjà pour eux un triomphe. Nos lignes, sans cesse rougies du sang de nos soldats, étaient ainsi sans cesse attaquées avec une furie nouvelle.

La confiance dont l'arrivée des forces du colonel de Barral avait animé nos troupes s'affaiblit et s'évanouit bientôt. Le général Herbillon, plus à même d'apprécier la réalité de la situation, n'en éprouvait qu'une inquiétude plus profonde. De toutes parts lui arrivaient les bruits les plus sinistres. Des voix hostiles semaient dans tout le pays les rumeurs les plus propres à exalter le sentiment national et l'enthousiasme religieux. La résistance de Zaatcha était représentée comme une succession de triomphes pour ses défenseurs et de revers pour nos armes. Toutes les tribus s'émouvaient à ces récits : la consternation et la crainte frappaient nos alliés; l'agitation gagnait les peuplades paisibles; l'hostilité éclatait dans les peuplades agitées. Plusieurs

d'entre elles avaient déjà pris les armes. Hamed-bel-Hadj, ancien kalifa d'Abd-el-Kader, marchait sur Sidi-Okba avec des forces nombreuses, levées simultanément à sa voix. Ben-Chenouf, notre allié, était forcé de se replier avec sa tribu sur Biskara, que Si Abd-el-Afed, marabout révéré, récemment battu par le commandant de Saint-Germain, menaçait à la tête de nouveaux contingents; les nomades quittaient le Tell, au mépris des ordres qui leur avaient été donnés, et passaient dans le Sahara. La révolte étendait sa fermentation jusque dans la subdivision de Bathna. Il n'était pas jusqu'à Bou-Çada dont, malgré la présence de la garnison laissée par le commandant de Barral, la population ne prît les armes. Notre corps expéditionnaire, décimé par un siége meurtrier, embarrassé de nombreux blessés et prêt à manquer de munitions, pouvait donc, d'un jour à l'autre, se trouver séparé de nos possessions par des populations soulevées sur une zone de pays de trente lieues de profondeur.

Le général Herbillon comprit qu'il n'y avait qu'un coup retentissant porté à l'insurrection qui pût comprimer cette agitation violente et faire rentrer tout ce pays dans le devoir. Il donna des ordres en conséquence. L'attaque prit une vigueur qu'elle n'avait pas encore déployée; le feu des batteries éclata avec une énergie nouvelle. Le 19, les remparts présentaient deux brèches larges et profondes; la muraille, en s'écroulant, avait comblé de ses décombres le fossé devant celle de gauche. Il pouvait être franchi devant celle de droite au moyen de ponts volants préparés d'avance par le génie. L'assaut fut arrêté pour le lendemain.

Dès avant le lever du soleil, toutes les troupes françaises sont sous les armes; le commandant Bourbaki quitte le camp avec son bataillon et trois compagnies de chasseurs à pied, et va prendre une position d'où, au moyen de postes prêts à se porter un secours mutuel, il commande les abords de Zaatcha et peut couper tout corps qui tenterait de se jeter dans cette place.

Pendant ce temps, deux colonnes d'attaque se forment dans les tranchées; celle de gauche, placée sous le commandement de M. le colonel Carbuccia, est formée d'un détachement de vingt-cinq sapeurs du génie et d'une compagnie de voltigeurs de la légion étrangère; une compagnie du cinquième des chasseurs à pied doit l'appuyer aussitôt qu'elle aura pénétré dans la place. Celle de droite, commandée par M. Dumontet, colonel du 43e régiment de ligne, est formée d'un bataillon de son régiment et d'une section de sapeurs du génie.

Le signal de l'attaque est donné à six heures vingt minutes par le feu des batteries; les deux colonnes s'ébranlent à la fois.

Celle de gauche, son commandant en tête, aborde la brèche sous la fusillade la plus violente, et y pénètre résolûment à travers une grêle de balles. Arrivée au milieu de ces décombres, elle se trouve dans une impasse infranchissable. Le rempart d'enceinte a bien été détruit; mais au-delà elle rencontre devant elle d'autres murs debout et percés de meurtrières par lesquelles l'ennemi ouvre sur elle un feu terrible. Un seul point de cet enfoncement

semble pouvoir offrir un accès sur la ville : c'est une tour criblée par les boulets et dont un pan crevassé surplombe sur la brèche. Vingt voltigeurs s'élancent à la fois vers cette ouverture pour la franchir; mais ils sont à peine au pied de cette tour en ruines, que le sol s'ébranle et que le pan de muraille, renversé par l'explosion d'une fougasse, s'écroule avec fracas sur eux. Dix hommes sont ensevelis sous ses débris, et de nouveaux murs crenelés, que masquait ce mur détruit, font éclater une nouvelle fusillade sur la colonne. Le génie s'efforce de pratiquer une voie dans ces décombres, les voltigeurs, entraînés par leur capitaine, M. Padro, s'acharnent à gravir ces déclivités et ces remparts; tous les efforts sont vains; ces troupes intrépides sont forcées de se retirer dans la tranchée, où la compagnie de la légion étrangère, forte auparavant de cent hommes, rapporte à elle seule quarante blessés et treize cadavres. Le capitaine Padro était au nombre des premiers.

La colonne de droite ne déploya pas moins d'audace. Au signal de l'artillerie, le masque de la tête de sape avait été enlevé. Une longue et lourde charrette, destinée à servir de pont pour franchir le fossé, avait été poussée en avant; mais ce pesant véhicule venait de verser dans une excavation d'où il fut imposible de l'arracher. Un autre tablier de pont établi sur des tonneaux, préparé à l'avance par le génie, ne fut pas plus utile, ceux qui le portaient ayant été tués au débouché de la tranchée. Ce contre-temps ne causa cependant aucune hésitation dans la colonne : grenadiers, sapeurs, sautèrent dans le fossé, qu'ils traversèrent, l'eau jusqu'aux épaules, gravirent l'escarpe et s'élancèrent dans la brèche. Là, ils sont arrêtés par les mêmes obstacles contre lesquels étaient venus se briser les efforts de la colonne de gauche. Ces vaillantes troupes, sur lesquelles tonne le feu d'un ennemi qu'elles ne peuvent ni voir ni frapper, s'acharnent avec une obstination héroïque à triompher de ces difficultés invincibles; les sapeurs du génie s'épuisent en efforts inutiles pour percer ces murs que l'artillerie n'a pas atteints dans leurs bases. Toutes les compagnies du bataillon s'élancent successivement pendant deux heures sur ces ruines sans qu'aucune parvienne à les franchir. L'insuccès ne fait qu'enflammer leur ardeur; en vain chaque assaut couvre ces débris de leurs morts et de leurs blessés, en vain leur commandant, le chef de bataillon Guyot, est-il frappé en tête de l'une d'elles; en vain les capitaines Berthe, Heros, Prévot et Tillet sont-ils frappés en donnant l'exemple de l'audace et du dévouement; en vain le lieutenant Miot et le sous-lieutenant Bessen tombent-ils, désignés par leur bouillant courage aux coups de l'ennemi; chaque compagnie ne s'en précipite qu'avec une ardeur nouvelle sur cette escarpe, dont les pentes inondées de sang deviennent à la fin impraticables. Le général Herbillon, reconnaissant l'inutilité de plus longs efforts, ordonne de sonner la retraite, et la fait protéger par le 1er bataillon des zouaves. L'intrépide 43e, ne se retirant qu'à regret, opéra ce mouvement avec un ordre que ne put troubler ni précipiter la fusillade de l'ennemi; il rentra dans les lignes d'attaque, où il avait déposé déjà quatre-vingt-dix-sept de ses hommes mis hors de combat. La plupart de ces blessés étaient frappés mortellement.

Cet échec rendait la situation de notre corps expéditionnaire des plus critiques. Quels que fussent les événements qui éclatassent autour de lui, il n'avait cependant qu'un parti à prendre, parti gros de dangers sans doute, mais imposé à la fois par la dignité du pays et par la prudence : se maintenir dans ses positions, en attendant le secours dont il devait presser l'envoi ; compléter et améliorer ses lignes obsidionales. Ce fut aussi la décision qu'adopta le général Herbillon. Laissons-le exposer lui-même ses résolutions et rapporter les opérations de cette nouvelle période d'un siége qui restera une des pages brillantes de notre histoire d'Afrique :

« Je rétablis les troupes dans leurs lignes, je conserve mes positions, je demande des munitions à Constantine, et je me décide à mettre toute la patience que mon éloignement des ressources pourra exiger. Rien ne doit me faire quitter Zaatcha avant sa prise.

« Du 29 au 30 les travaux de la tranchée furent améliorés, les sapes s'avancèrent, le terre-plein des batteries fut considérablement élevé, afin de mieux voir le pied du mur. Nos artilleurs firent en troncs de palmier des ouvrages vraiment remarquables. Le feu et les attaques de nuit continuèrent. On commença devant la brèche de gauche un passage de fossé blindé pour tâcher d'attacher le mineur. Cette galerie blindée fut incendiée par deux fois. Chaque désordre à la tête de sape demandait souvent vingt-quatre heures et quelquefois quarante-huit heures pour être réparé; on était à quelques mètres de la place.

« Le temps s'écoulait, et nos communications devenaient tous les jours moins sûres. Je fus obligé d'envoyer M. le colonel de Mirbech, avec la plus grande partie de ma cavalerie, entre Biskara et Loutaïa, pour assurer l'arrivée des munitions et des convois que j'attendais.

« Le 30, mes patrouilles de cavalerie furent si sérieusement attaquées par une nuée de cavaliers, que je fus obligé de faire monter à cheval pour les appuyer : c'étaient des nomades qui arrivaient du Tell et qui tournaient leurs armes contre nous; deux vigoureuses charges, exécutées par les détachements des 3e chasseurs et 3e spahis, sous les ordres de M. Lemyre de Villers, les maintinrent : il était tard, je fis rentrer.

« Le lendemain, je fis une reconnaissance entre Farfar et Tolga, avec les 200 chevaux que j'avais au camp, deux compagnies du 5e chasseurs à pied, deux obusiers; je me fis appuyer plus tard par deux compagnies du 8e de ligne, deux compagnies de la légion étrangère et deux autres obusiers. Je fus attaqué par tous les nomades et les gens des oasis; j'eus autour de moi, répandus dans la plaine, plus de 5,000 hommes et 7 à 800 cavaliers qui cherchaient à m'entourer. Je pris position sur le monticule où se trouve le marabout de Si-Deroueck.

« Le feu de l'infanterie et de la cavalerie, les brillantes charges que fournirent les chasseurs et les spahis, tuèrent environ 150 des leurs et en blessèrent un nombre considérable. Malheureusement la majeure partie de la cavalerie

était sur ma communication, j'ai dû rentrer au camp. Les tranchées furent vivement attaquées pendant ce combat.

« Le 1er novembre, les Arabes firent mine de se jeter sur mon camp; j'ordonnai de ne pas bouger, et ils n'osèrent pas dépasser des crêtes hors de portée.

« Jusqu'au 12, nous continuâmes nos travaux : les défenseurs, renforcés, furent plus audacieux contre notre tête de sape; ce fut, surtout la nuit, des chicanes continuelles. Les masques de sape étaient enlevés; des murs s'écroulaient : toujours en tête, nos braves sapeurs réparaient avec une admirable patience, quoique en butte aux coups les plus rapprochés.

« Quelques attaques parties de la pointe d'Aïn-Fouar inquiétaient le camp à la communication de la tranchée au camp; je fis établir un ouvrage de côté. Un petit combat s'engage avec mes tirailleurs chargés de protéger la construction; l'un d'eux est enlevé, et sa tête est placée au bout d'une pique sur la brèche.

« Le 12, le fourrage, auquel j'avais envoyé, sous la protection du bataillon des tirailleurs indigènes et d'une pièce de montagne, est vivement inquiété à son retour par environ 1,200 fantassins et quelques centaines de cavaliers sortis de Bou-Chagroun; nos chasseurs et nos spahis déposent leurs sacs de fourrage, et, enlevés par M. le colonel de Mirbech, ils chargent vivement les fantassins ennemis, qu'un mouvement simulé de retraite avait décidés à sortir de l'oasis; les tirailleurs indigènes appuient la cavalerie, tandis que deux escadrons se mêlent aux cavaliers arabes. Le sol est bientôt couvert de cadavres ennemis, et cette leçon décide les nomades à se tenir plus éloignés. Le lendemain ils ne paraissent même plus à l'heure du fourrage. Zaatcha fit une vive sortie pendant cette attaque, mais elle n'eut pas de résultats. »

Cependant les secours instamment réclamés par le général Herbillon arrivaient de divers côtés à la fois. Le colonel Canrobert, sorti d'Aumale le 27 octobre avec une colonne de 1,800 baïonnettes, arriva le premier, après avoir passé à Bou-Çada, où sa présence rétablit momentanément la tranquillité. Deux bataillons, le 8e de chasseurs à pied et le 3e du 51e de ligne, arrivèrent peu après. Ces forces, prises par des bateaux à vapeur à Oran et à Bougie, et déposées à Philippeville, étaient accourues par Constantine et Bathna, en franchissant ces contrées difficiles par doubles étapes; enfin une autre colonne formée de deux bataillons, d'un escadron du 1er de chasseurs et d'un autre escadron du 1er de spahis, était sortie de Médéah sous les ordres du colonel Daumas, et s'était portée au centre de la turbulente tribu des Oulad-Nail, d'où elle avait détaché sur Zaatcha un des bataillons qui la composaient. Ce bataillon était arrivé au camp et avait porté le corps obsidional à un effectif de sept mille hommes. On avait reçu également des approvisionnements et munitions, ainsi que deux pièces de douze qui devaient exercer une action plus destructive sur les fortifications arabes que les pièces de campagne, dont on s'était servi jusqu'alors. La confiance revint de nouveau avec ces secours, et chacun se remit au travail et au combat avec un redoublement d'énergie.

L'arrivée de M. le commandant du génie Lebrettevillois, chargé de remplacer M. le colonel Petit, que nous avons vu atteint par les balles ennemies, imprima également une plus vive impulsion aux travaux de la sape, qui reçurent de bien plus vastes développements.

Cependant les engagements que l'on avait eus avec les forces extérieures, bien que toujours terminés en définitive à notre avantage, avaient néanmoins eu, par notre retraite opérée parfois devant des masses supérieures en nombre, un tel caractère, que les Arabes, peu habitués depuis longtemps à ces luttes balancées, y avaient puisé toute l'arrogance du triomphe. Cette arrogance et la certitude du succès dont elle avait enflammé les esprits, s'étaient étendues dans toutes les tribus de ces contrées sauvages. Les contingents arrivaient plus nombreux. Les tribus nomades du Sud, jusque-là peu engagées dans cette guerre, commençaient à y prendre une part plus active. Quelques-unes même approchaient entières pour pouvoir au jour du combat jeter tous leurs hommes actifs dans la lutte.

Le général Herbillon fut informé que plusieurs de ces peuplades s'étaient réunies près de l'oasis d'Ourlel, à peu de distance des rives de l'Oued-Djeddi, grande rivière du désert qui, après avoir tracé, dans ces dunes arides, une ligne de verdure créée et alimentée par ses eaux saumâtres, va s'étendre et s'infiltrer dans les sables. Cette oasis était située à environ vingt kilomètres du camp, dans le sud; elle menaçait de devenir un nouveau centre de rassemblements. Il résolut de frapper cette coalition menaçante avant que la réunion de ses forces fût opérée. Ayant donc formé un corps de toutes ses forces disponibles, après toutefois avoir laissé au camp et dans nos travaux des forces suffisantes pour les défendre, il se met en mouvement le 16 novembre à minuit. Ce corps était composé de deux mille hommes d'infanterie divisés en deux colonnes sous les ordres des colonels de Barral et Canrobert, et de toute la cavalerie : cavalerie régulière et goums alliés. L'espoir de surprendre l'ennemi animait ces troupes d'une telle ardeur, que les ténèbres ni les sables ne purent ralentir leur marche. L'Orient jaunâtre ne jetait encore que les lueurs flottantes de l'aube sur le désert lorsque nos éclaireurs arrivèrent sur les bords du fleuve. L'oasis détachait au loin, en vigueur, sur le ciel, la silhouette de ses reliefs : remparts, habitations et bouquets d'arbres. Quelques milliers de tentes étaient dressées entre Ourlel et l'Oued-Djeddi : c'était le camp des tribus.

Nos éclaireurs se replièrent vivement sur nos troupes pour leur signaler le voisinage et la position de l'ennemi. Après une halte de quelques instants, notre cavalerie, suivie de nos colonnes rectifiées, se porta sur le point du fleuve où elle devait le franchir. Cavaliers et fantassins l'avaient atteint avant le lever du soleil.

Le général Herbillon donne le signal de l'attaque. La cavalerie, commandée par le colonel de Mirbech, s'élance aussitôt dans la rivière et fond sur le camp, sabre les cavaliers qui, rapidement réunis, veulent lui opposer de la résistance, et, traversant cette ville de tentes, coupe la retraite de l'oasis à

l'ennemi. Nos deux colonnes d'infanterie, accourues au pas de charge, leurs commandants en tête, abordent au même instant ces douars à la baïonnette. Leurs défenseurs tentent vainement de les protéger, partout ils sont culbutés. Les plus acharnés se font massacrer, les autres prennent la fuite, laissant en notre pouvoir leur camp et tout ce qu'il contient. Quinze cents chameaux et des milliers de moutons tombent en nos mains. Nos goums surtout recueillent un immense butin en tapis, burnous, bijoux, ustensiles et armes. La population d'Ourlel, réunie sur ses remparts et sur ses terrasses, voit avec consternation ces tribus, si confiantes et si fières la veille, fuyant dans toutes les directions. Elles avaient abandonné sur le terrain cent cinquante cadavres. Nous n'avions eu que quatre morts et quinze blessés.

Nos troupes, après avoir laissé passer l'ardeur du jour et pris quelque repos sur le théâtre même de cet exploit, livrèrent aux flammes tout ce qu'elles ne purent emporter de ces villages de toile devenus leur conquête, et reprirent la direction de Zaatcha, emmenant avec elles leurs nombreux troupeaux. Elles avaient à peine repassé l'Oued-Djeddi, que deux des principales tribus nomades envoyaient leurs cheiks demander l'aman. Le corps expéditionnaire rentra dans le camp le soir même.

Nos lignes avaient essuyé durant la journée une des plus furieuses attaques qui eussent encore été dirigées contre elles. L'éloignement du général et d'une partie aussi considérable de ses forces avait semblé à la garnison de Zaatcha l'occasion unique d'une victoire décisive. Elle s'était portée avec une telle vigueur sur tous les points de nos attaques, qu'elle était parvenue à s'emparer de l'un des jardins crénelés dont nous avions fait nos avant-postes; succès stérile, succès éphémère, qui avait été bientôt effacé par un retour offensif de nos soldats.

La victoire du 16 ne tarda pas à porter ses fruits. Chaque jour vit de nouvelles tribus nomades accepter les conditions de paix que le général Herbillon leur avait fait transmettre par les premiers cheiks soumis, et lui envoyer des otages, comme sanction et garantie de leurs engagements. Il est vrai que ce n'était pas de cette région du désert que Zaatcha tirait ses principales forces et que s'élevaient les dangers les plus inquiétants pour notre expédition : les dangers étaient dans l'est et dans le nord, c'était là qu'étaient les populations les plus nombreuses et les tribus les plus redoutables, et là, l'agitation, loin de se calmer, devenait chaque jour plus universelle et plus profonde. Nos communications, que l'on avait rétablies, étaient de nouveau journellement attaquées sur toute la ligne de notre camp à Bathna. Les escortes nombreuses que l'on donnait aux convois étaient impuissantes à les faire respecter.

Ces agressions donnèrent lieu à plusieurs faits d'armes glorieux. M. le capitaine Bataille, de la légion étrangère, avait été chargé de protéger avec quelques compagnies un de ces convois. Il avait franchi les gorges de l'Atlas sur les limites de la tribu d'Ouled-Sultan et de celles de l'Aurès, sans avoir rencontré aucun indice alarmant, lorsque la colonne se vit subitement assaillie par un ennemi bien supérieur en nombre, dans un passage difficile

entre Ksour et El Kantara. Le convoi se trouvant alors divisé en deux parties, présentait à la défense une complication nouvelle. Cet officier dirigea le courage de ses soldats avec tant de sang-froid et d'habileté que l'ennemi, vigoureusement repoussé dans toutes ses tentatives, fut obligé de se retirer sans avoir pu enlever un seul fourgon. Le capitaine Bataille, accompagné cette fois du capitaine Souville, de la même légion, escortant l'un et l'autre un convoi de blessés, soutinrent le surlendemain, dans le même endroit, un combat non moins glorieux. Attaqués vivement par un millier d'Arabes, ils se frayèrent un sanglant passage à travers cette foule furieuse.

Nous devons citer un acte de dévouement auquel donna lieu un de ces engagements. Un détachement de cavalerie, formé de quelques chasseurs et de quelques spahis sous les ordres de M. le sous-lieutenant Caniot, faisait partie de cette escorte. Dans une des charges que le détachement eut à exécuter sur l'ennemi, cet officier, grièvement blessé, eut son cheval tué sous lui; les Arabes, poussant des cris féroces, l'entourèrent, ainsi que quelques cavaliers restés pour le défendre; le spahis Embrack-Ben-Aïka mit aussitôt pied à terre au milieu de cette mêlée, releva son officier, le plaça sur son propre cheval et, secondé de ses compagnons, parvint à rejoindre la colonne, rapportant jusqu'à la selle et aux armes de M. Caniot, qu'il n'avait pas voulu abandonner à l'ennemi.

Le général Herbillon se vit forcé de renoncer à ces communications qui absorbaient des forces considérables et que le soulèvement de presque toutes les populations du Tell rendit d'ailleurs impossibles. L'assassinat de Si-el-Bey, caïd des Ouled-Sultan, fut le signal d'un redoublement de violence dans toute cette région; au bruit de la mort de ce chef, dont l'autorité avait empêché jusqu'alors la prise d'armes que prêchaient partout des voix fanatiques, tout le pays, sur les derrières de notre expédition, prit décidément une attitude hostile. Pour comble de malheur, et comme si notre petite armée ne devait échapper à aucune espèce d'épreuves, le choléra, apporté par le détachement du colonel Canrobert, étendit ses ravages sur toutes nos troupes.

Le général, voyant tant de périls s'amonceler de nouveau sur sa situation n'en sentit que plus vivement la nécessité d'appliquer au siége toutes les forces dont il pouvait disposer. Pendant qu'on élevait le terre-plein d'une nouvelle batterie pour l'installation des pièces de douze, il donna de nouveaux développements à l'investissement, qui ne pouvait plus s'opérer que par le prolongement des tranchées. Voici, du reste, les termes dans lesquels il relate lui-même ces derniers travaux et les combats qu'ils provoquèrent :

« Les travaux de sape de la tranchée doublent. Le développement est tel, que les sacs à terre sont épuisés; il faut les remplacer par des morceaux de palmiers débités. C'est une augmentation de peine que nos soldats acceptent, comme toujours, avec une admirable résignation. Je suis obligé de mettre 1,700 hommes dans la tranchée pour la garde et les travaux.

« Dès le 19, les pièces de douze sont mises en batterie. Leur feu est dirigé vers les maisons rapprochées d'une porte de la place, jusqu'à laquelle nous n'a-

vions pas encore pu parvenir. En peu de temps, nous avons une brèche qui, perfectionnée plus tard, fut d'un accès facile à sa base. La sape s'étend à gauche pour établir encore une nouvelle batterie. Un peu plus tard on place deux pièces de montagne à l'extrême droite de l'attaque pour battre la porte elle-même. On commence à combler le fossé en face de la troisième brèche. On l'a déjà comblé devant la brèche du 43e. Une fougasse fait tomber une tour restée près de la brèche de gauche. D'autres fougasses, placées sur les brèches elles-mêmes par les soins de M. le capitaine Schnaëgel, en rendent l'accès facile.

« L'artillerie a successivement détruit presque toutes les tours qui plongeaient dans nos ouvrages.

« Zaatcha reçoit des renforts.

« Le 24, les assiégés profitent du moment où on relève la tranchée pour attaquer avec fureur notre extrême droite ; ils franchissent nos parapets et s'emparent d'un bout de rue retranchée que nous occupons ; ils enlèvent un de nos chasseurs à pied, et lui coupent la tête et les poignets ; ils pénètrent jusqu'à la batterie d'obusiers ; l'un d'eux se fait tuer sur une de nos pièces ; ils sont enfin arrêtés ; ils se rejettent alors sur tout le côté droit de notre attaque et cherchent à pénétrer dans nos lignes ; ils n'y peuvent parvenir. Je fais sortir le bataillon de tirailleurs indigènes et quelques compagnies du 8e de chasseurs pour tourner ce mouvement.

« Les Arabes rentrent après un engagement très-vif. »

Le siége touchait enfin à son dénoûment : l'assaut allait être tenté une seconde fois. Sans nul doute, dans des conditions ordinaires, on eût dû retarder encore de quelques jours cette grave entreprise qui, si elle ne couronnait pas d'un rayonnement glorieux cette longue et périlleuse campagne, pouvait la changer en désastre ; mais on était dans des circonstances exceptionnelles ; les approvisionnements s'épuisaient, depuis que les vivres n'arrivaient plus même à Biskara ; l'état du pays inspirait des inquiétudes sérieuses ; enfin la saison s'avançait, et l'armée, jusqu'alors favorisée par le temps, pouvait être surprise par les grandes pluies automnales. Ces considérations parurent décisives au général Herbillon, qui sentait toute la responsabilité qui pesait sur lui.

Les deux brèches par lesquelles avait été tenté le premier assaut avaient d'ailleurs reçu l'élargissement et les améliorations qu'avaient pu leur apporter les efforts combinés de l'artillerie et du génie. Une brèche nouvelle avait été pratiquée dans le rempart, et sa large ouverture offrait l'aspect le plus favorable : le fossé était comblé devant toutes trois, et, ce qui donnait encore au général de plus puissants motifs de confiance et de plus fortes garanties de succès, c'était la valeur des troupes et l'audace et l'habileté des chefs qu'il devait lancer sur ces fortifications en ruines. L'assaut fut fixé pour le 26.

Dès le 25, toutes les dispositions furent prises pour en assurer le succès. Des dépôts de sacs de poudre, de pétards, d'outils, d'échelles, de cordes, de sacs de terre et de gabions furent établis dans les tranchées, sur les points les plus rapprochés des brèches. Les trois colonnes d'attaque furent formées de

troupes d'élite et placées sous les ordres d'officiers dont l'éclatante renommée d'intrépidité devait affermir leur confiance et stimuler leur valeur.

Celle du centre, commandée par le colonel de Barral, était composée de deux bataillons : un du 38e de ligne et le 8e des chasseurs à pied, commandants Manuel et Bras-de-Fer, d'une section d'artillerie de montagne aux ordres du lieutenant Magallin, et de trente-cinq sapeurs du génie, conduits par MM. Paster et Rivière, lieutenants.

Celle de droite, confiée à la valeur et au sang-froid du colonel Canrobert, comptait dans ses rangs cent hommes choisis dans le 16e de ligne, deux cent cinquante hommes du 5e bataillon de chasseurs à pied, dont leur chef avait conservé le commandement; deux bataillons de zouaves, commandants MM. de Lorencez et de Lavarande, une section d'artillerie de montagne aux ordres du lieutenant Perrin, et un détachement de sapeurs que dirigeaient le capitaine Schnaëgel et le sergent-major Ribes.

La colonne de gauche enfin, placée sous les ordres du lieutenant-colonel du 8e de ligne, M. de Lourmel, se composait de deux bataillons de son régiment, commandant Carrieu ; d'un bataillon du 43e, commandant Plombin; d'une section d'artillerie sous la direction du lieutenant Leroy, et de trente-quatre sapeurs sous celle des officiers du génie Laberge, capitaine, et Samson, lieutenant. Les tranchées devaient rester sous la garde du 43e de ligne, commandé par son colonel, M. Dumontet; l'intendance eut ordre d'y préparer des ambulances volantes à proximité des trois brèches.

Un bataillon de la légion étrangère, un bataillon du 51e, conduit par le commandant Janin, et deux cents chasseurs à pied du cinquième bataillon, formèrent un corps mobile sous les ordres du commandant Bourbaki, chargé d'investir avec ces forces toute la partie de l'oasis que n'enveloppaient pas nos ouvrages et d'en couper les communications.

La nuit du 25 au 26 fut, pour toute notre armée, une nuit de fiévreuse impatience ; le jour se leva enfin sur notre camp et colora de ses premiers feux cette place de Zaatcha dont ses derniers rayons ne devaient éclairer que les ruines. Nos batteries ouvrirent alors et nourrirent le feu le plus vif sur les trois brèches. Le corps d'investissement commença aussitôt son mouvement; à huit heures, il occupait ses positions.

Sur l'ordre du général, les trois batteries se taisent à la fois. Les colonnes d'attaque, réunies depuis longtemps déjà dans les tranchées, se préparent et attendent. Le signal est donné : c'est le pas de charge; les tambours le battent, les clairons le sonnent, les musiques l'accompagnent d'explosions d'harmonies guerrières.

Les trois colonnes, à ces bruits entraînants, s'élancent avec enthousiasme de nos lignes, et, leurs chefs en tête, se précipitent sur les brèches qu'elles doivent franchir. Celle de droite a la gloire de pénétrer la première dans cette place si vaillamment attaquée et si héroïquement défendue. Canrobert la précède, entouré de quatre officiers et d'un gros de quinze volontaires. L'ennemi, qui garnit les terrasses d'une nuée de tirailleurs, fait tourbillonner sur eux

une grêle de balles. Deux officiers et deux soldats, *encore sont-ils blessés ou touchés*, restent seuls debout de cette intrépide phalange; mais la colonne entière, enlevée par ce noble élan, les entoure et les devance bientôt. Nul obstacle ne peut arrêter l'ardeur impétueuse des zouaves; ils couvrent tous ces décombres, gravissent les pentes, escaladent les escarpements, franchissent les murs, débordent de tous côtés. Leur drapeau, arboré sur une des plus hautes terrasses de la ville conquise, livre bientôt sa soie tricolore à la brise ardente du désert.

La colonne de Barral a plongé avec la même audace dans la brèche du centre, mais elle vient se heurter contre des obstacles que toute sa vigueur ne peut ni surmonter ni briser. Enveloppée d'un nuage de fumée, elle s'attaque à toutes les parois de cette impasse dévorante. Elle trouve enfin une issue; elle s'y élance et la franchit. Une rue s'offre à elle, elle y roule, la parcourt et pénètre sur une place où elle opère sa jonction avec la colonne du commandant de Lourmel, dont ni les difficultés des lieux ni le feu meurtrier des Arabes n'ont pu arrêter l'irrésistible élan.

A huit heures et demie, la ville est à nous; mais si la ville est conquise, la lutte n'est pas terminée; nous sommes bien maîtres des grandes lignes de la place, nos tirailleurs couronnent les terrasses, nous occupons les *rahbets*, nous dominons les rues; mais nous n'avons pas encore enlevé une seule maison, et toutes les maisons, où il ne reste aucune autre ouverture que des meurtrières, sont autant de forteresses où s'est réfugié un ennemi résolu à mourir. Pas un seul des défenseurs de Zaatcha n'a fui, n'a tenté de fuir; tous ont fait d'avance le sacrifice de leur vie; mais s'ils veulent mourir, ils veulent mourir vengés, et le feu qui part de tous les créneaux de ces habitations dit assez si cette vengeance sera sanglante.

Chaque maison ne peut être emportée que par un siége. Nos soldats commencent sur vingt points à la fois cette attaque acharnée. Mais comment pénétrer dans ces demeures dont les portes ont été murées et dont les fenêtres n'ont conservé que l'ouverture nécessaire pour l'efficacité de la fusillade qui part de l'intérieur? C'est généralement par les terrasses qu'on force ces réduits, et ce n'est qu'après un combat sanglant, que l'ennemi, dont on a essuyé la fusillade à bout portant, abandonne le premier étage pour se réfugier au rez-de-chaussée, pièce vaste et obscure, où tous ceux qui se hasardent à pénétrer tombent criblés de balles. Le même sort frappe ceux qui essaient d'ouvrir à la pioche un trou dans les murs. Ce n'est qu'au moyen de la mine qu'on peut les forcer dans ces retraites; des coups de fusil partent encore du milieu des décombres.

Bou-Zian ne succomba que l'un des derniers. Le commandant de Laverne était sur sa trace avec le 2e bataillon des zouaves. Lorsque ce scheik ne s'était plus vu de chance de résister, il avait gagné une maison solidement bâtie où tout avait été préparé pour une défense désespérée. C'était là que les guerriers arabes les plus exaltés avaient cherché un refuge. Aussi personne ne paraissait-il à portée du feu de cette casbah sans être atteint par les balles qui partaient de

ses créneaux. Les zouaves durent renoncer à l'attaque qu'ils avaient tentée contre elle. On essaya de la réduire par le canon, mais les servants, percés de coups de feu, étaient continuellement renversés sur leurs pièces. Les boulets, d'ailleurs, n'avaient d'autre effet que de forer leur trou dans ses murs. Il fallut avoir recours à la mine. Les deux premiers sacs de poudre font explosion sans entamer cette habitation solide. Ce n'est que le troisième qui fait tomber un pan de muraille. Nos soldats s'élancent enfin dans cette maison, où ils sont accueillis par un redoublement de feux. Un horrible combat au pistolet, au yatagan et à la baïonnette succède à la fusillade, et ce combat ne cesse que lorsque tous les défenseurs ont succombé. Les corps de Bou-Zian et du marabout Si-Moussa furent trouvés parmi les cadavres.

La prise de ces maisons coûta plus de quatre heures de combat; des coups de fusil partant de dessous ces ruines blessèrent encore de nos soldats plusieurs heures après la réduction complète de la ville. Un aveugle et quelques femmes furent les seuls habitants de Zaatcha qui survécurent à cette lutte acharnée. Huit cents cadavres arabes jonchaient les rues et les remparts; on ignore le nombre de ceux qui étaient ensevelis sous les décombres. Tous ces cadavres étaient ceux d'hommes jeunes ou dans la vigueur de l'âge, étrangers pour la plupart à cette oasis, qui n'avait gardé elle-même de sa population que la partie valide. Ils étaient accourus dans ses murs, en jurant d'en chasser l'étranger ou de s'ensevelir sous leurs ruines; tous avaient tenu leur serment.

Quelle page éclatante que ce siége d'un point perdu dans les sables, quelques mois auparavant presque inconnu, aujourd'hui consacré par un des plus glorieux souvenirs dont puisse s'enorgueillir l'histoire de nos guerres d'Afrique! Si la valeur de ses défenseurs fut héroïque, quel mot peut exprimer celle des soldats qui les ont vaincus? C'est à la voix qui les commandait qu'il appartient de louer dignement ces troupes dévouées : « Nos zouaves, écrivait au ministre de la guerre le général en chef, nos vieilles troupes d'Afrique, 43e, 5e, 8e bataillons de chasseurs, 38e, 51e, 16e, tirailleurs indigènes, 1er et 3e chasseurs d'Afrique, 1er et 3e spahis, ont soutenu leur belle réputation; les nouvelles, le 8e de ligne entre autres, ont rivalisé avec leurs émules. Il est impossible de déployer plus de bravoure.

« Je ne saurais vous dire en termes assez saisissants, monsieur le gouverneur, tout ce que valent de pareils soldats conduits par des officiers aussi intrépides. Il a fallu cinq jours de tranchée ouverte, autant de nuits de veille que de nuits de repos, autant de combats à la tranchée que de jours de travail; quatre affaires sérieuses contre l'ennemi extérieur, deux affaires pour sauver nos convois; il a enfin fallu deux assauts meurtriers et le siége de chacune des maisons, de chacun des étages de ces maisons.

« Rien n'a coûté à la vigueur de nos troupes; rien ne les a arrêtées, ni la veille, ni la fatigue, ni le fléau du choléra. 1,000 hommes, sur un effectif qui a varié de 4 à 7,000, ont été frappés par le fer ou le feu de l'ennemi. 2 officiers, près de 300 soldats sont morts des suites de leurs blessures; 160 officiers

Imp. de Prissette.

Chasseur d'Afrique.

1854.

et plus de 600 soldats porteront d'honorables cicatrices. L'armée d'Afrique vient d'écrire de son sang une nouvelle page à l'histoire militaire, à la gloire de nos armes.

« Je ne puis vous donner la liste de ceux qui se sont distingués dans une aussi longue série de combats : il faudrait vous adresser, pour ainsi dire, le contrôle nominatif de mes troupes.

« Chaque arme, chaque service, a eu sa part de peine et mérité d'en recueillir le fruit. A l'infanterie, la garde, les veilles, le travail, l'escorte, etc.; à la cavalerie, la charge brillante ; au génie, la sape à quelques pas de l'ennemi ; à l'artillerie, le travail des batteries, l'habileté du tir ; au train, le soin de coucher les blessés sur ses cacolets, au milieu du feu ; au service de santé, les soins assidus à nos blessés, à nos cholériques, encombrant à la fin nos ambulances, nos hôpitaux improvisés. »

L'un des chefs de bataillon des zouaves, M. de Lorencez, était au nombre des blessés. M. de Lorencez est le petit-fils du maréchal Oudinot, duc de Reggio. C'était le troisième membre de cette illustre famille dont le sang coulait sous les balles arabes. Le colonel Oudinot avait été tué dans un précédent combat, en chargeant à la tête de son régiment avec la plus entraînante valeur, et le général Oudinot avait eu, lui-même, la cuisse traversée d'une balle, en s'élançant pour venger la mort de son frère.

Ce glorieux et terrible dénoûment d'une lutte qui tenait en suspens les populations du midi de l'Algérie, les plus prudentes et par suite les plus paisibles, retentit comme un coup de foudre dans toutes les régions du Tell et de l'Atlas. Les tribus qui n'avaient révélé que par une émotion indiscrète leurs aspirations hostiles, se hâtèrent de calmer l'agitation de leurs douars et de rentrer dans le calme de leurs occupations habituelles; celles qui s'étaient compromises par un soulèvement déclaré, envoyèrent avec empressement des députations aux chefs militaires de leurs districts pour rejeter sur quelques perturbateurs en fuite ces jours d'égarement et pour renouveler leurs protestations pacifiques. Les autres s'éloignèrent pour se dérober à nos atteintes ou attendirent dans la terreur. La saison était trop avancée pour qu'on pût frapper ces peuplades d'une répression complète; nos troupes expéditionnaires ne rentrèrent pourtant pas dans leurs garnisons sans avoir fait sentir à plusieurs d'entre elles les dangers de leur conduite et le poids de nos armes. La campagne de 1850 devait achever la pacification de cette zone sauvage du Sahara algérien.

Les premiers mois de cette année apportèrent de nouvelles preuves de l'impression profonde causée dans toute cette contrée par la chute de Zaatcha. Ben-Mahea, que nous avions établi kalifa d'Ouargla, bourgade berbère qui se prétend la ville la plus ancienne du désert, dont elle est, d'après M. le général Daumas, un des entrepôts commerciaux les plus riches (1), informa le gou-

(1) On lit dans un des meilleurs ouvrages qui aient été publiés sur l'Algérie, *l'Afrique Française*, par P. Christian, 1 vol. in-8°, Paris, A. Barbier, éditeur : « Ouargla est « un des grands entrepôts du désert. Les armes, les épices, les parfums, les draps,

verneur général de nos possessions africaines de sa résolution d'organiser les tribus voisines sur les bases nouvelles que notre investiture avait données à son pouvoir ; plusieurs autres cheiks influents, et parmi eux Si-Hamza, frère de Sidi-Chikr-Ben-Tayeb, au nom duquel même il offrait de traiter, faisaient des ouvertures de soumission et demandaient l'aman. Quelques régions de la province de Constantine avaient seules conservé leurs dispositions hostiles et leur attitude menaçante. Ce fut contre elles que la France dut songer à porter ses coups ; ce furent elles aussi qui devinrent l'objet des opérations de la nouvelle campagne que le mois de mai vit s'ouvrir. Le gouverneur, informé des intrigues de ces tribus, avait résolu de déjouer leurs combinaisons d'alliance et de secours mutuels en les attaquant toutes à la fois. Vers la fin d'avril, les forces disponibles de nos garnisons se préparèrent à prendre une part active à ces mouvements. Tandis que deux corps d'opération s'organisaient à Bathna et à Sétif, Alger, Constantine, Bougie et Bône formaient des colonnes auxiliaires pour opérer des diversions ou concourir à ces deux grandes attaques.

Le corps de Bathna, fort de quatre mille hommes de toutes armes, s'ébranla le premier ; le général Saint-Arnaud, commandant supérieur de la province de Constantine, qui le dirigeait en personne, avait détaché dès la fin d'avril, sur Aïn-Guinchela, deux bataillons du 20e de ligne aux ordres du lieutenant-colonel d'Espinasse. Ils avaient mission de construire sur ce point un poste destiné à devenir le dépôt des vivres et des munitions durant toutes les opérations. Le corps principal quitta Bathna, le 3 mai, et marcha sur Aïn-Guinchela, situé à cent vingt kilomètres dans l'est. Il y fut rallié par les forces de la subdivision de Bône, qui avaient quitté cette place, le 25 avril, sous le commandement du colonel Eynard ; dès le 10 il prit l'offensive en se portant rapidement au milieu des douars de la nombreuse et puissante tribu des Nem-Emcha. Cette tribu, qui ne compte pas moins de 10,000 tentes, demanda aussitôt à traiter. Ne pouvant payer immédiatement ses contributions arriérées, elle offrit des ôtages pour garantir l'exécution de l'engagement qu'elle prit de les acquitter dans des délais déterminés. Le général appréciait trop justement l'influence que la soumission spontanée de cette tribu, dont les forces avaient toujours dominé le sud-est de la régence, devait exercer sur le caractère de la campagne, pour ne pas accepter ces offres : l'aman lui fut accordé à ces conditions.

Ce premier succès obtenu, le général résolut de poursuivre cette pointe dans l'est jusqu'à Tebessa, siége extrême de notre domination dans ces parages ; cette ville, la *Thevesta* de l'époque romaine, dont elle offre encore dans ses édifices de magnifiques empreintes, n'avait pas cessé de reconnaître notre autorité, bien qu'elle n'en eût reçu qu'une organisation très-imparfaite. La pré-

« les vêtements de laine, la quincaillerie, les bijoux de femmes, les mulets, les ânes « la poudre à feu arrivaient sur les marchés de Tunis, de Tougourt et du pays des Beni-« Mzab ; mais nous pourrons hériter de ces rapports commerciaux, que nous saurons « agrandir. »

sence de notre armée donna à sa fidélité, devant les nombreuses tribus nomades qui l'entourent, la consécration de notre force, en même temps qu'elle lui laissa une administration plus régulière et plus complète.

Nos troupes, à leur retour à Aïn-Guinchela, où elles étaient revenues prendre des vivres pour franchir l'Atlas et entrer dans l'Aurès, apprirent qu'une notable portion des Nem-Emcha avait refusé d'accepter les conditions de l'aman que, sur les propositions de l'autre partie, le général Saint-Arnaud leur avait accordées. La partie réfractaire était composée des Alaounas et des Brachas. Le général forma aussitôt une colonne légère aux ordres des commandants Eynard et Mirbeck, qui reçurent mission de la réduire. Ces douars, surpris le 21 mai, au point du jour, furent si vigoureusement attaqués, qu'ils se soumirent aussitôt. Ce succès entraîna l'acquittement immédiat des impositions dues par toute la tribu. Ne pouvant les payer en argent, elle nous livra dix mille moutons et quatre cents chameaux. L'armée put alors poursuivre sa marche au delà du grand Atlas.

Nos autres corps d'opération n'étaient pas restés inactifs. Le général de Barral était sorti de Sétif, le 12 mai, à la tête de cinq mille cinq cents hommes, pendant que le lieutenant Beauprête se jetait, avec un goum de deux cents chevaux, dans la haute vallée de l'Oued-Sahel pour empêcher les Zouaouas de se porter au secours des Beni-Immel, et à la fois pour y protéger quelques douars kabyles nos alliés. Le général de Salles et le commandant Wengis entraient eux-mêmes en campagne pour seconder le mouvement principal : le premier partait d'Alger pour tenir les Flittas en échec; le second quittait Bongie pour rallier la colonne de Sétif avec deux bataillons.

Le corps du général de Barral débuta sous les plus funestes auspices. Assailli, dès les premiers jours, par des pluies torrentielles, il dut, après une marche pénible dans un terrain défoncé et détrempé par les eaux, chercher une position qui lui permît d'attendre le retour de la sérénité pour se remettre en campagne. Il n'atteignit une croupe où il pût asseoir son camp qu'après des difficultés inouïes. Nos troupes passèrent trois jours dans cette position, continuellement battues par le vent et l'eau sur un sol de boue. Le soleil reparut enfin, et avec lui l'ardeur et la confiance. Toutes les misères de ces jours d'épreuve furent effacées par l'espoir de se trouver bientôt en présence de l'ennemi. On était en effet dans le voisinage des Beni-Immel où l'on savait que se préparait une vive résistance.

Ce fut le 21 que l'on se remit en marche sur des terrains encore humides, mais que le soleil d'Afrique eut bientôt desséchés sous ses chauds rayons. On se portait sur Djemmâa-el-Beylik, près Trouna. C'était justement sur ce point que les espions arabes assuraient que l'ennemi avait réuni ses contingents. Les pentes, couvertes de l'aride végétation des tamarins, des aloès et des palmiers nains, devenaient de plus en plus mouvementées et difficiles, lorsque nos éclaireurs se reployèrent en annonçant la présence de l'ennemi. Les compagnies se resserrèrent, et la colonne, spontanément régularisée, atteignit le bord d'un ravin. L'ennemi se trouvait sur le côté opposé; il occupait une ligne